

# LA VIE PARISIENNE.



*Quand on a du chien il faut savoir s'en servir !*



# LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8<sup>e</sup>) ; Téléphone Gutenberg 48-59

## ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS  
UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;  
Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)  
UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs  
Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

**MARTINI**  
Vermouth de Turin  
LE MEILLEUR

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS  
**POUDRE DENTIFRICE CHARLARD**  
Boîte: 2/50 franco-Pharmacie 12 Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, 2 fr. 30 le demi-kilog., est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.  
Eug. MARTIN  
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.



Après les repas  
2 ou 3

**Pastilles Vichy-Etat**  
facilitent  
la digestion.

FONDÉ EN 1879

**L'ARGUS DE LA PRESSE**

Le plus ancien bureau de coupures de journaux

37, Rue Bergère, Paris

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

**VERASCOPE RICHARD** 10, Rue Halévy (OPÉRA)  
Envoi franco de la Notice 25, Rue Mélingue PARIS  
POUR LES DÉBUTANTS  
Le **GLYPHOSCOPE** à 35 francs  
a les qualités fondamentales du Vérascopie.  
**PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS**

PRINTEMPS 1915  
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS  
**PRÉVOST**  
  
CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST  
et CAFÉS  
39, Boulevard Bonne-Nouvelle  
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX  
Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

**PÉTROLE HAHN**  
  
LE TRÉSOR DES CHEVEUX  
F. VIBERT. FAB. LYON  
ENVOI FRANCO D'UNE BROCHURE EXPLICATIVE sur demande

**BIJOUX** Plus haut Cours  
COMMISSION **ACHAT**  
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

**ARTISTIC** PARFUM  
GODET

**TAILLEUR** et ROBES depuis 100 fr.  
Blouses et réchime 45 fr.  
DEUIL - Blanchard, 3, Faub. St-Henri, Paris

**"EROS" ESTAMPES GALANTES**  
Absolument INÉDITES en couleurs.

Chaque planche mesure 36x28 pour la gravure seule, par Fabiano, Feliu, Fontan, Hérouard, Kirchner, Léonée, Nam et Wegener. Chaque planche en couleurs 6 francs. Souscription à 12 planches : 60 francs contre mandat-poste ou chèque. Catalogue illustré reproduisant les réductions de ces gravures franco contre 0 fr. 50. Envoi cacheté.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris. Gros et Détail.

## ÉDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

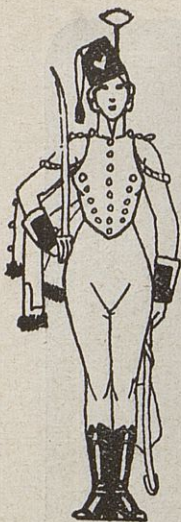
LE BÉGUIN DES MUSES  
par Charles Derennes  
LE PREMIER PAS  
par Abel Hermant  
DANS UN FAUTEUIL  
par Pierre Veber  
LES CAPRICES DE NOUCHE  
par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS  
par R. Coolus  
LES VRILLES DE LA VIGNE  
par Colette Willy  
LA FOIRE AUX CHEFS-  
D'OEUVRE, par Jacques Drésa  
LE PLAISIR TENDRE  
par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS



## ON DIT... ON DIT...



## Ludus pro patria.

De jeunes athlètes, qui ne sont pas encore très athlétiques, mais qui promettent, se sont livrés l'autre dimanche, dans le jardin des Tuileries, aux joies de la culture physique, devant un public nombreux. L'éducation... également physique de ce public, naguère fort pudibond, est maintenant faite. Rien ne lui paraît si naturel que de se mettre tout nu en plein air. Il goûte beaucoup ces spectacles helléniques, et la fille y conduit sa mère.

Cela date déjà d'avant la guerre : nous avons vu, dans *L'Illustration* je crois, des photographies du collège d'athlètes de Reims (hélas ! qu'en reste-t-il ?) où des jeunes filles du meilleur monde causaient avec de beaux jeunes gens qui ne croisaient leur peignoir que de la façon la plus négligente. Mais en ce temps-là, ce n'était que pour l'esthétique : depuis la guerre, c'est pour la patrie.



## Économie et prodigalité.

L'an dernier, on avait décidé au Conseil municipal de rétablir les trop fameux bals de l'Hôtel de Ville : on devait même en donner deux et on avait réservé à cet effet un assez important crédit. La guerre est survenue et le Conseil (voici quelques jours) a décidé de reporter ce crédit à l'an prochain.

N'était-ce point une belle occasion pour distribuer cette somme entre quelques familles nécessiteuses dont les chefs ont été tués sous les drapeaux ? Mais nos édiles n'y ont point pensé. Ce à quoi ils ont pensé, par exemple, c'est à se faire graver aux frais des contribuables des plaquettes et médailles destinées à commémorer leur courage civique pendant la guerre. Ces bibelots artistiques, dont ils se font cadeaux à eux-mêmes, ne coûteront qu'un peu plus de 30.000 francs au budget de la Ville !



## Les commentaires sont interdits !

À Genève, on attend avec impatience le « communiqué » et, pour observer la neutralité, on placarde aussi bien les nôtres que ceux des Boches et des Autrichiens. Détail significatif : les Gênois, qui sont pleins de bon sens, ne lisent guère que les « communiqués » français et ne s'attardent point devant ceux de Guillaume II ou de François-Joseph. Cela a ému les autorités suisses et voici le texte d'une affiche officielle que l'on pouvait voir, ces jours derniers, devant la gare de Cornavin :

*Est-il besoin de rappeler à nos nationaux que nous sommes des neutres ? Nous les prions donc respectueusement de lire tous les « communiqués » et de ne pas dire de ceux qui sont rédigés par certaines nations belligérantes qu'ils sont erronés à tort ou à raison.*

Les honnêtes Suisses poussent, on le voit, le scrupule de leur neutralité officielle jusqu'à ses plus extrêmes limites ; mais que voulez-vous ? Ils n'aiment pas les canards cuisinés à la sauce boche !



## Patriotisme sénégalais.

Il n'y a pas qu'en France où on réquisitionne les animaux : on pratique même ce droit à Dakar.

La réquisition eut lieu ces jours derniers. Nos braves indigènes amenèrent leurs chevaux, bœufs, etc. Les gazettes de là-bas nous apprennent que certains indigènes de l'intérieur des terres amenèrent jusqu'à des serpents, des singes et des dromadaires.

Mais le plus pittoresque fut que plusieurs, croyant bien faire, vinrent livrer aux autorités leur... femme et furent fort étonnés d'apprendre que ce n'était point là un animal domestique.

## Excès de neutralité.

M. le chevalier Albert Marone est fort étonné de l'étroitesse de jugement des Français, qui ne peuvent admettre qu'un honnête négociant neutre entretienne de cordiales relations, à la fois avec les Alliés et avec les Boches.

M. le chevalier Marone, qui est le propriétaire du vermouth Cinzano, de Turin, s'est toujours beaucoup plu en France, où il possède le château de Vizille ; il cherchait naguère à faire figure dans la société parisienne, où on l'accueillait gracieusement ; il faisait courir ses chevaux sur nos hippodromes ; il fréquentait nos grands cercles ; il se fit même décorer de la Légion d'honneur... Survint la guerre. Quel embarras pour le chef d'une maison qui a des succursales dans toutes les capitales ! Les Français étaient fort aimables, mais les Allemands étaient aussi d'excellents clients. M. Marone crut être fort habile : il envoya quelques centaines de bouteilles de vermouth (accompagnées de serviettes et de savons !) à l'armée du Kronprinz « en signe de sa haute considération pour l'armée et l'empire allemands » (*als Ausdruck der hohen Wertschätzung der guten Eigenschaften der deutschen Truppen und des deutschen Landes*) et, en même temps, il mit son château de Vizille à la disposition de la Croix-Rouge française.

Beaucoup de bons Français ayant protesté contre cette attitude ambiguë, M. le chevalier Marone a fait insérer dans nos principaux journaux une note « pour réfuter les insinuations malveillantes » et réduire « la chose à sa plus simple expression » ; d'après cette note, il serait tout à fait étranger aux libéralités de sa succursale de Berlin, chacun de ses agents à l'étranger agissant à sa guise pourvu qu'il gagne le plus d'argent possible... Malheureusement la note communiquée aux journaux allemands disait imprudemment que le don fait au Kronprinz « émanait de la maison principale de Turin » (*diese Liebesgabe erfolgte seitens des Stammhauses Turin*)...

Et voilà comment M. le chevalier Marone pour avoir été trop malin, s'est mis dans un grand embarras ; en voulant concilier trop d'amis à son vermouth, il risque de lui avoir fait perdre beaucoup d'amateurs.



**OMNIA-PATHÉ** A côté  
des Variétés  
5, Boulevard Montmartre, 5  
**LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS**  
*La Projection la plus parfaite*  
FAUTEUIL, 1 fr.; RÉSERVE, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (escaliers spécial)  
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.



Pour recevoir franco par la poste, adressez  
**3 fr. 50** au Directeur de *La Vie Parisienne*,  
29, rue Tronchet.

**CABINET NIEL** 18, AVENUE NIEL.  
*Renseignements confidentiels.*  
S'occupe de tout, Missions discrètes et légales.  
Renseignements pour Mariage, Enquêtes pour  
divorce. Avocat-Conseil pour tous actes, Loyers,  
Baux, Recouvrements. Reçoit de 8 h. à 10 h. le  
matin et de 5 h. à 7 h. le soir.  
Visite ou lettre **5 francs**.



Pour recevoir franco par la poste, adressez  
**3 fr. 50** au Directeur de *La Vie Parisienne*,  
29, rue Tronchet.

*Qui  
C'est bien  
moi*

*Miss Campton*

*grâce à Gibbs  
j'ai le sourire*

*Campton*

**Lavez vos dents comme vos mains!**  
**POURQUOI? RÉFLÉCHISSEZ!**

Quand vos mains sont grasses, vous recourez au savon, rien qu'au savon que vous savez nécessaire. Pourquoi n'en faites-vous pas autant pour vos dents? Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains, car leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques. Lavez donc vos dents matin et soir, après chaque repas; jamais vous ne les laverez trop souvent. Vous objectez que le savon est désagréable dans la bouche? C'est que vous n'employez pas un savon convenable, sinon, sous peu de jours, vous ne pourriez plus vous en passer.

**GIBBS**  
avec son  
**SAVON DENTIFRICE**

vous conservera sous un arôme exquis, vos dents saines et votre haleine fraîche

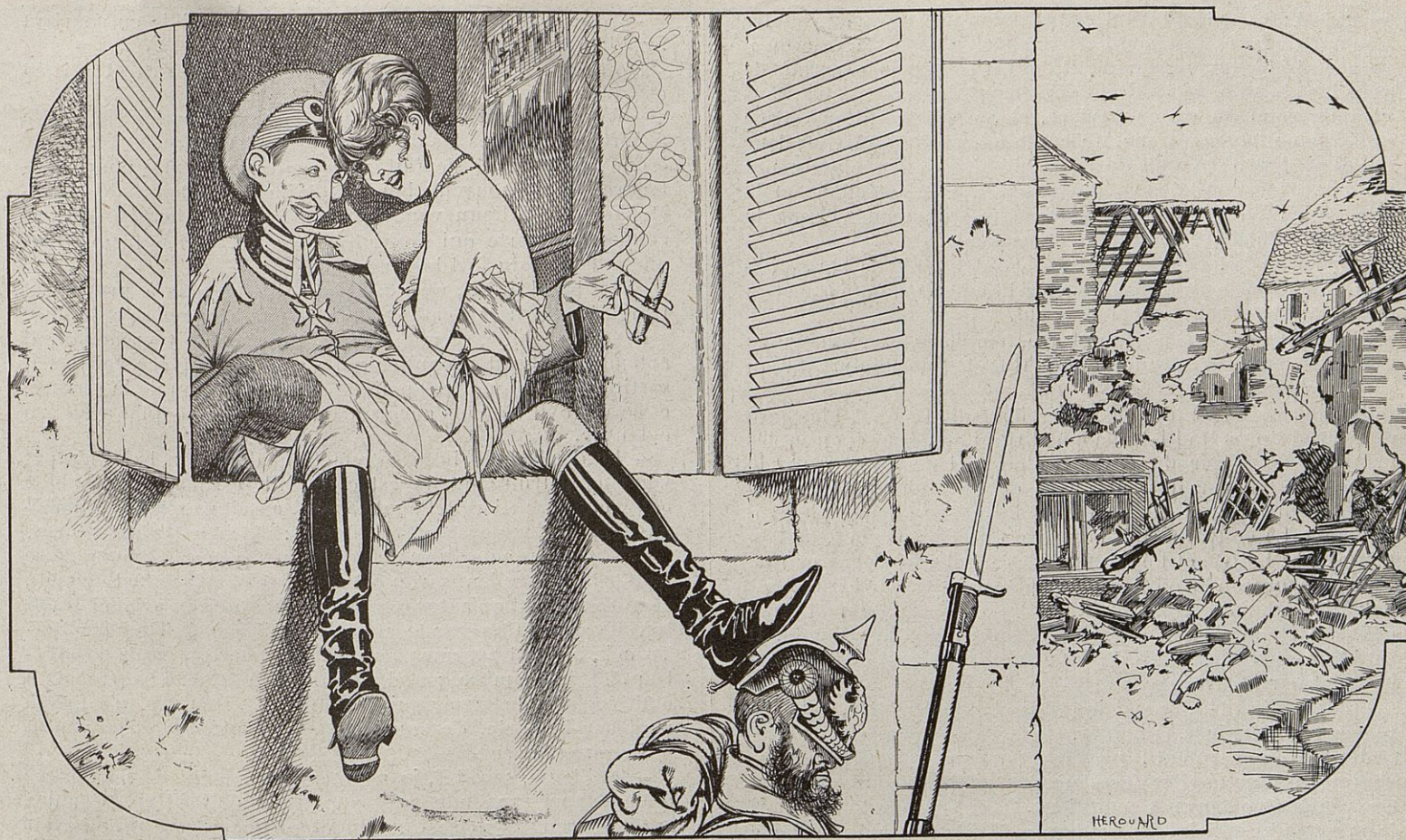
**BOITE ALUMINIUM**  
Format moyen 1 Fr.

**BOITE DE LUXE** brevetée  
Avec socle et rainure, 6<sup>e</sup> Format 1.95

Son emploi  
est le meilleur préservatif  
contre les  
maladies épidémiques

**NOTA IMPORTANT.** — Ce savon sort des usines de la maison D. et W. GIBBS L<sup>td</sup>, de Londres, fondée en 1712, la seule au monde dont la fabrication se soit poursuivie de père en fils depuis plus de deux siècles. Fournisseurs brevetés de la Cour Royale d'Angleterre.  
P. THIBAUD, et C<sup>ie</sup>, Concessionnaires généraux, 7 et 9 Rue La Boétie, Paris — Échon contre 0 fr. 50





## LE NOUVEAU CANDIDE (\*)

### CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

#### *Candide fait la connaissance de plusieurs princes.*

**L**es majors westphaliens sauvèrent Candide à tout hasard ; mais dès qu'il parut en état de répondre, on le soumit à un interrogatoire. Il conta ses dernières aventures, qui furent jugées invraisemblables, et on allait le passer par les armes sans autre forme de procès, quand il déclara qu'il n'avait pas loin de deux cents ans et qu'il avait déjà servi sous le grand Frédéric. On le crut fou : on lui fit grâce de la vie. Il sollicita l'honneur d'être réintégré dans son ancien grade ; on lui répondit avec dédain que les ressources de la Westphalie sont inépuisables, et que, la guerre dût-elle traîner en longueur, le gouvernement de Sa Majesté était résolu de ne point rappeler les vieillards majeurs de soixante-quinze ans.

Candide s'avisa que les officiers qui le croyaient fou étaient ivres-morts. Il s'en étonna, et ne craignit pas de marquer cet étonnement à l'un de ses gardiens à qui il inspirait de la sympathie.

— Je pensais, dit-il, que nous eussions la plus belle armée du monde et la plus disciplinée. Pourquoi nos officiers sont-ils saouls ?

— C'est, dit le gardien, qu'il faut bien vider les caves des provinces annexées.

— Oui, dit Candide.

— D'ailleurs, nous venons de remporter une grande victoire.

— Ah ? fit Candide. Tant mieux.

— Comme il ne se passe point de jour que nous ne remportions de victoire, poursuivit le gardien, nos officiers sont obligés de se saouler tous les jours pour célébrer dignement la gloire de nos armes.

— J'aperçois que nous sommes vainqueurs, dit Candide, voyant des milliers de cadavres que l'on rapportait du front, et que l'on disposait par tas fort bien faits et fort bien rangés.

Il considérait cet affreux spectacle sans dégoût et d'un œil indifférent : il en a vu bien d'autres, il est blasé de la mort. Soudain il jeta un cri. Parmi cette foule il venait de reconnaître le corps méconnaissable de Pangloss. Le grand philosophe ne portait aucune blessure apparente ; mais il était d'une belle couleur bleue, par l'effet de l'asphyxie. Candide versa quelques larmes.

— Hélas ! disait-il, un intellectuel devrait-il finir ainsi ? Vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, et vous êtes revenu à la vie ; mais à ce coup je n'ose plus me flatter de vous revoir jamais vivant. Prétendez-vous encore que tout est bien ?

Pangloss n'avait garde de répondre. Un général qui passait par là demanda qui était cet imbécile qui criait. On lui nomma Candide. Le général était cultivé, il connaissait Candide de réputation. Il connaissait de même Pangloss et ordonna qu'on le lui fit voir.

— Il est mort au champ d'honneur, dit Candide.

— C'est dommage, dit le général, mais il n'y a que demi-mal puisque vous subsistez : vous êtes plus fameux que votre maître.

— Je ne le mérite point, repartit Candide modestement.

— Je ne doute pas, poursuivit le général, que l'Empereur ne soit curieux de voir un brave qui a combattu sous Frédéric II. Il vous f... la Croix de fer, c'est couru. Je vous charge de lui annoncer que Dieu ne cesse pas d'être avec nous et que nous avons encore gagné cinquante mètres, ce qui nous rapproche d'autant de Calais et de la côte anglaise.

— Dieu châtie l'Angleterre ! fit Candide. Mais où trouverai-je Sa Majesté ?

— A quatre pas d'ici, répondit le général, c'est-à-dire à douze ou quinze lieues. Je vais donner des ordres pour que l'on vous réserve une place dans le premier train qui partira. L'Empe-

(\*) Suite. Voir les N<sup>os</sup> 9 à 19 de *La Vie Parisienne*.



reur s'est approché du front en prévision de la grande victoire que nous venons justement de remporter. Dans la ville où il daigne résider cet après-midi, et dont il ne m'est pas permis de vous dire le nom, se trouvent également deux de ses fils, sans compter celui du roi de Bavière, et Sa Majesté l'Impératrice doit venir dîner avec eux. Il serait charmant que vous leur fissiez au dessert le récit de notre victoire, de laquelle ils sont d'ailleurs informés depuis longtemps par le téléphone et le télégraphe. Car nous avons pris soin de leur mander l'issue de la bataille avant que l'action ne fût engagée.

— Quel ordre ! s'écria Candide, et quel génie de l'organisation !... Mais si je me présente chez l'Empereur, on me mettra dehors avec des coups de pied au cul.

— Il va de soi, dit le général avec emphase, que vous aurez toutes les lettres d'introduction qu'il faut. Ma signature est un véritable sésame.

Candide se confondit en remerciements. Il était bien aise de voir de près Hadji-Mohammed-Ghilioun, son épouse, les princes, et de voir du pays. Il était ravi de voyager par le chemin de fer, car il avait abusé de l'automobile. Quand il vit le train où l'autorité militaire lui réservait une place, il déchanta. Le convoi n'était composé que de fourgons, où l'on hissait par bottes, et liés comme des fagots, les cadavres que tout à l'heure on avait rangés si proprement. On les mettait debout pour en mettre plus. Une seule voiture, de quatrième classe, était attelée au dernier fourgon ; Candide y monta. Il est blasé de la mort, mais il pensa devenir fou tout de bon pendant cet horrible voyage.

« Ciel ! se disait-il, quand je pense que mon maître, l'illustre philosophe Pangloss, la lumière de la Westphalie, est maintenant dans ce charnier ! Il y avait apparence que je l'accompagnerais un jour à sa dernière demeure, mais je ne croyais point que ce dût être dans ces conditions. On va sans doute le brûler, je ne retrouverai point ses cendres, et il ne reposera pas, comme il eût souhaité, au cimetière d'Eyoub ou sur la colline de Scutari ! »

Candide versait encore des larmes, et fermait toutes les fenêtres, pour n'être pas empoisonné. Heureusement, le trajet fut bref : il ne mit pas plus du reste de la journée et des trois quarts de la nuit à faire ces douze ou quinze lieues. Comme il ne devait porter son message à Mohammed-Ghilioun que sur la fin du dîner, environ neuf heures du soir, il pensa jusque-là visiter la ville, faire toilette et se restaurer.

Il observa d'abord que la visite de la ville ne lui prendrait pas grand temps : elle était entièrement ruinée, sauf deux ou trois édifices qui devaient servir de résidence aux altesses et à leurs aides de camp. C'est à peine si l'on distinguait encore le tracé des anciennes rues, tout le long desquelles les maisons étaient effondrées. Des officiers de tous grades allaient et venaient : ils n'étaient pas moins saouls que ceux du front.

— Le général, se dit Candide, ne m'a point trompé. La victoire d'hier est déjà connue ici. Ils la célèbrent. A moins qu'ils célèbrent d'avance celle de demain.

Une des bâtisses qu'on avait laissées debout était un hôtel. Il y entra, mais ne trouva personne à qui demander une chambre. Il résolut d'en prendre une, sans façon. Il erra le long des couloirs : toutes les portes étaient closes, et il lut des noms qui étaient inscrits à la craie sur les vantaux. Une seule était ouverte, mais occupée par un officier assez jeune, tout débraillé, à la renverse sur un sofa, et qui semblait fort malade.

Candide est sensible, il offrit ses services à l'officier, et lui dit :

— Monsieur, se peut-il que vos camarades vous abandonnent, quand vous allez peut-être rendre l'âme ?

L'officier repartit avec grâce :

— Ces cochons-là sont en train de faire la fête là-haut. Ce qui m'embête, c'est de ne pouvoir pas godailler avec eux.

— Je le conçois, dit poliment Candide. Il est doux de célébrer les victoires de la veille et du lendemain. Mais êtes-vous blessé ?

— Ah ! il ne manquerait plus que cela ! dit l'autre. Blessé ! Pour qui me prenez-vous ? Je suis neurasthénique. J'allais beaucoup mieux, mais tout à l'heure un avion nous a lâché une bombe à cinq cents mètres d'ici, je l'ai entendue éclater et j'ai eu un arrêt du cœur.

— Vous n'êtes donc pas très brave ? dit Candide en souriant avec indulgence.

L'officier l'accabla des plus grossières injures et lui dit ensuite :

— Vous ne savez pas sans doute à qui vous parlez : je suis le propre fils, l'un des fils du Seigneur de la Guerre.

Candide jura, et s'enfuit, mais point assez vite pour n'entendre pas la nouvelle bordée d'injures que le fils de Hadji-Mohammed-Ghilioun vomissait contre lui. Il heurta dans sa course une porte qui s'ouvrit par chance, et il se trouva dans une salle de bain fort bien agencée.

— Parbleu ! dit-il, rien ne pouvait être plus à propos, et Pangloss appellerait cette rencontre une harmonie préétablie.

Il se déshabilla, se mit à l'eau. Comme il s'y prélassait, il entendit un bruit singulier qui venait de la pièce voisine. Il sortit de la baignoire, appliqua son œil au trou de la serrure, et ce qu'il vit l'étonna encore davantage que ce qu'il avait cru entendre.

— Le général, dit-il en se remettant dans son bain, n'a pas voulu m'instruire quelle est cette ville-ci ; mais je sais bien comment l'appellerait Pangloss, qui enseignait jadis la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie : il l'appellerait Sodome.

Candide, qui ne se trouble point pour si peu, continua de se frotter d'un excellent savon d'Angleterre (Gott straffe England), et se ressouvint qu'autrefois des soldats furieux avaient traité tout de même Cunégonde et le jeune baron de Thunder-Ten-Tronck. Instruit par une première expérience, il garda de pénétrer dans la chambre quand il sortit de la salle de bain ; mais il était curieux de savoir qui demeurerait là. Il n'eut qu'à lire le nom sur la porte. Ce nom était si auguste qu'il n'en voulut pas croire ses yeux.

— D'ailleurs, se dit-il, je ne manquerai point de rencontrer quelque part en ville le vrai prince royal de Bavière, et j'aurai ainsi la preuve que c'est un goujat sans naissance qui lui avait emprunté son lit.

A force d'aller et de venir dans l'hôtel, il trouva enfin la salle à manger. Elle était dans le plus grand désordre, et les reliefs d'un repas de vingt couverts étaient abandonnés sur la table ; ces reliefs étaient si copieux, qu'ils auraient encore suffi à nourrir vingt officiers westphaliens affamés. Candide ne vit point de garçon qui le pût servir.

— Bah ! dit-il, la guerre est la guerre.

Et il mangea un demi-pâté, un poulet froid. Il allait tâter d'un gigot : le souvenir des gigots d'Anna le refroidit. Il se contenta d'une vingtaine de gâteaux à la crème et aux confitures, et but deux bouteilles entières du vin de Champagne le plus sec.

— Je n'ai, disait-il, si bien déjeuné de ma vie (car il parlait tout haut pour se divertir). Ils n'ont qu'à venir, ceux qui racontent que la Westphalie crève de faim : je les invite.

Il était un peu pris de vin : on le serait à moins.

« Pourvu, pensa-t-il, que j'aie les idées assez nettes quand je me présenterai devant Sa Majesté Islamique ! »

Pour les éclaircir, il fut respirer dehors. Il traversa la ville dans un sens, puis dans l'autre, et ensuite poussa jusqu'aux faubourgs. Il fut bien étonné d'y voir une petite maison bourgeoise, une seule, intacte parmi les plâtras de tout le quartier. Un factionnaire se tenait devant la porte, immobile et semblable à une figure de cire. La maison n'avait qu'un étage et trois fenêtres. Celle du milieu était ouverte, et un jeune officier vêtu de noir, très grand, très maigre, était assis sur le rebord, laissant pendre et balancer à l'extérieur ses longues jambes ; il s'amusait à donner de grands coups de pied dans le casque à pointe ou dans la tête du factionnaire, qui ne bronchait pas.

Il tenait cependant renversée sur ses genoux une jeune femme rieuse et décoiffée, dont le corsage, ouvert de haut en bas, laissait voir une gorge abondante à la mode de Westphalie. Candide, qui suivait le trottoir, s'écarta légèrement pour ne se point faire apostropher par la sentinelle ; mais l'officier avait les jambes assez longues pour atteindre un passant même sur le trottoir vis-à-vis, et Candide reçut sa botte en plein visage.

La fille trouva le coup si bien visé et la plaisanterie si drôle qu'elle fit un grand éclat de rire, et baisa son amant à pleine bouche. Elle cachait ainsi son visage, que Candide ne put voir ni reconnaître. L'époux de Cunégonde est fort chatouilleux sur le point d'honneur. Il cria autant d'injures à l'officier malotru



LES SUFFRAGETTES AU FRONT



near Ingouville, April 1915  
Miss C.D. - an mounted nurse

UNE AMAZONE DE LA CROIX-ROUGE



qu'il en avait reçu lui-même du prince neurasthénique, et l'invita rudement à descendre de son observatoire pour se faire administrer une bonne volée.

— Vous ne savez pas à qui vous parlez ! dit (justement comme le prince neurasthénique) l'officier du balcon.

Hélas ! Candide le savait déjà, car la fille s'était redressée, démasquant l'homme, et Candide, depuis la guerre, a vu dans les journaux illustrés ou aux devantures cent portraits du kronprinz !

Il demeurait stupide et se fût laissé percer le sein par le factionnaire, qui croisait déjà la baïonnette. Mais le prince, qui est bon prince, jugea que c'était un châtement suffisant de lui verser sur la tête un plein vase d'ordures. La fille le trouva impayable et recommença de rire aux éclats. Candide se retira en s'excusant.

— Il faut maintenant, se disait-il, que je m'en retourne à l'hôtel et que j'essaie de m'approprier. Y arriverai-je ? Et quelle figure vais-je faire devant l'Empereur quand Sa Majesté daignera m'accorder audience ?

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

## LES ÉNERGIES INEMPLOYÉES

— Seigneur, disait un sage, préservez-moi de mes amis... mes ennemis, je m'en charge !

Paris se moque des grosses bêtises de baudruce, dont ce pauvre comte de Z... le menace. Mais Paris redoute beaucoup certaines gens, qui se disent ses amis, et dont les énergies inemployées affichent un zèle turbulent et intempestif.

Il n'a manqué aux énergies inemployées que l'occasion de se distinguer dans des emplois civils ou militaires. Mais elles ne s'en consolent point, et elles passent leur temps — et beaucoup de celui des autres — à se plaindre amèrement de l'état d'âme indécis de la capitale, de la lenteur énervante des opérations stratégiques, des indiscretions de la presse (?), et des calculs intéressés des neutres.

De toutes les énergies inemployées, les plus fâcheuses sont celles de ces gens à l'esprit chagrin, qui prétendent que Paris redevient trop vite le gai, le futile et l'élégant Paris d'avant la guerre, ce qui, d'ailleurs, est injuste autant qu'inexact : la grâce souriante de Paris est la fierté coquette d'une jolie femme qui veut rester séduisante, même en toilette de guerre.

Est-ce notre faute, si nous avons des ennemis qui manquent de goût, de grâce et d'humour conscient, au point d'avoir enlaidi l'héroïsme, dépoétisé le panache et désarmé le rire ?

Et devons-nous, pour cela, devenir laids à faire peur, solennels à faire pleurer et lugubres à faire fuir nos hôtes ?

La dame d'arrière-saison, changée en prude renchérie, et le vieux monsieur sombre, d'une vertu subitement intraitable, qui se scandalisent de voir une jolie femme habillée à ravir, sont des énergies inemployées d'une influence néfaste.

Rien de plus propre à mettre un peu d'héroïsme au cœur des citadins que la beauté qui passe, dans un envol de lignes harmonieuses, une joie de couleurs fraîches et un sillage de parfums.

Nos héros savent mourir avec allégresse, avec esprit, « à la française ». A leur noble exemple, nous voulons garder le sourire. Tant pis pour les cuistres et les pédants, imbus des méthodes de la « kultur », qui, hélas ! ne badine point ! Nous entendons rester incorrigibles, précisément parce que nos indésirables voisins n'entendent point la plaisanterie, ou se mettent en fureur quand, d'aventure, ils croient la comprendre.

Et s'il nous faut pleurer tant de héros, dont notre amour fait des dieux, ne demandons à personne de sécher nos larmes. Nos deuils auront leur grâce, et nos tristesses leur pudeur... Et Paris sera toujours Paris... Quand même !

Que s'emploient, à ce but, les énergies dangereusement inemployées.

MARCEL PAYS.

## MAI FLEURI

*Là où, naguère, on cueillait des roses...*



*Comme au printemps naissent les roses  
En la paix naissent les plaisirs.*

(MALHERBE.)



## MAI HEROÏQUE

... On cueille aujourd'hui des lauriers.



Revois ces champs guerriers dont les sacrés sillons  
 Èlèvent contre nous de soudains bataillons  
 (CORNEILLE.)



## LES VRAIS VANDALES

« Le Kaiser, nous apprennent les journaux allemands, a désigné M. le dok'tor Paul Clemen comme CONSERVATEUR des monuments d'art dans les pays occupés. » Nous avons pu nous procurer une copie du premier rapport adressé par ce haut fonctionnaire, et nous en livrons à nos lecteurs la traduction à peu près conforme :



Une statue  
 du temps de la pré-kultur.

SIRE,

Au milieu des graves préoccupations qui remplissent son auguste cerveau, Votre Majesté n'oublie point qu'elle est la protectrice des arts. Artiste elle-même, elle sait, à l'égal des plus célèbres spécialistes, diriger un orchestre, graver une planche, composer un discours. Nos intellectuels n'ont pas oublié la décision avec laquelle elle attribua à Léonard de Vinci une figure de cire dont le buste creux (ma-



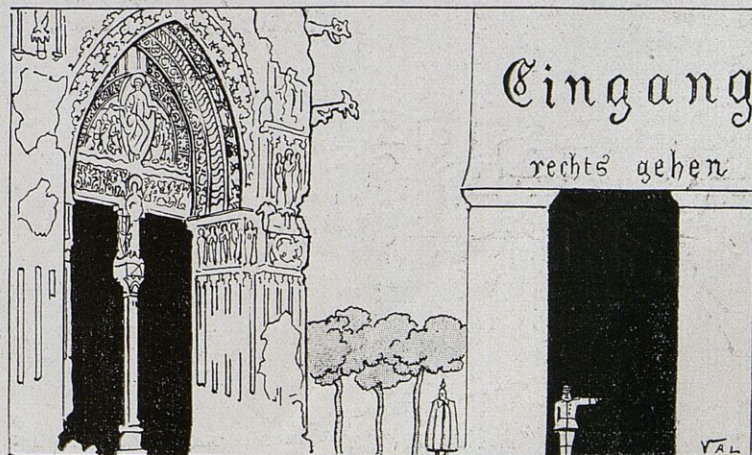
Sa reconstitution  
 esthétique et patriotique.

nœuvre infâme de nos ennemis) contenait un stock de vieilles chaussettes datant de 1910. Il appartenait à un aussi grand souverain d'entreprendre la tâche généreuse de sauver ce qui pouvait encore l'être parmi les chefs-d'œuvre architecturaux et autres des contrées belges et françaises occupées par nos soldats, et, pour ce faire, d'envoyer sur place un homme compétent. J'exprime ici à Votre Majesté Impériale encore une fois toute la reconnaissance que je lui garde pour le choix qu'elle a fait de ma personne.

Daigne Votre Majesté lire le rapport ci-dessous, que je lui adresse au sujet de ma mission!

## UN PEUPLE ARRIÈRE

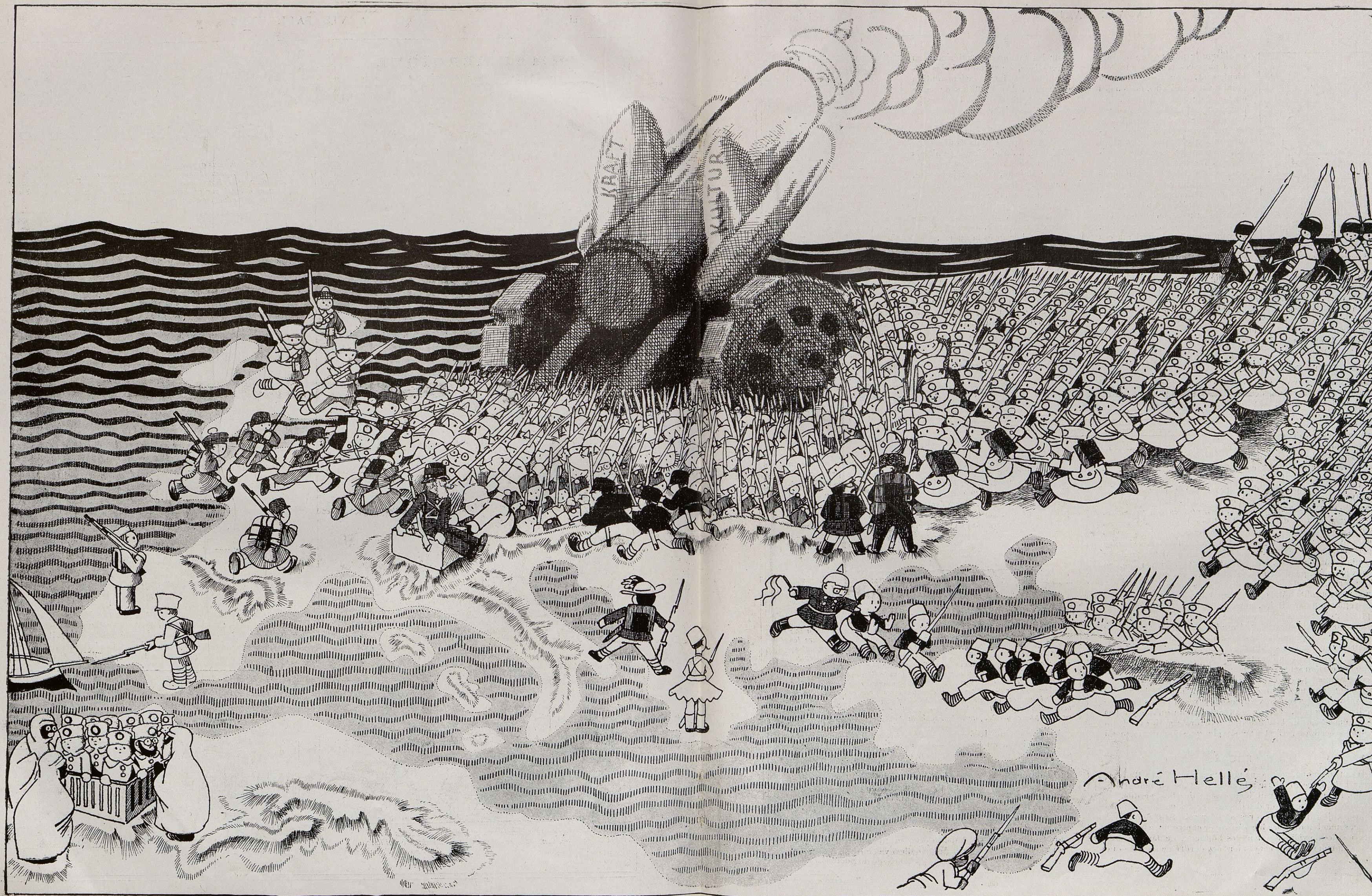
J'ai parcouru en tous sens les provinces belges et les départements français. J'ai notamment visité Lille, Malines, Bruxelles, Bruges, Gand, Louvain, Termonde, et je n'ai absolument rien observé qui ne fût parfaitement correct. J'irai plus loin. Je



Le portail d'une cathédrale française.

Sa restauration raisonnée.









La statue d'un guerrier barbare.

dirai que le passage de nos armées dans ces régions aura été bienfaisant, non seulement au point de vue militaire, mais aussi au point de vue artistique. Les peuples demi-barbares, auxquels Votre glorieuse Majesté apporte les lumières de la véritable culture ont en effet une conception extrêmement grossière de l'architecture. Ils éprouvent à l'égard des constructions désordonnées de l'âge gothique un culte qui va jusqu'au fétichisme. Pour eux, rien n'est plus beau qu'une cathédrale du XIII<sup>e</sup> siècle, et dans leur aveuglement incompréhensible, ils vont jusqu'à prétendre que ces monuments désuets restent supérieurs à nos admirables productions contemporaines, aux gares,

aux banques, aux écoles, aux immeubles colossaux de Hambourg, de Berlin, de Munich, de Essen, de Francfort. Nous avons peine à comprendre en Allemagne un état d'esprit aussi arriéré : il existe pourtant, malgré les louables efforts tentés par nos professeurs, nos architectes et nos décorateurs, pendant ces cinq dernières années, en vue de faire pénétrer à Paris et à Bruxelles les beautés de notre art national actuel.

#### UNE LEÇON DE CHOSES

Eh bien ! nous avons pensé que la guerre nous offrait une occasion incomparable, unique, de faire pénétrer dans ces cervelles obtuses l'éblouissante vérité dont nous sommes les dépositaires.

Nous avons décidé de donner aux Franco-Belges une leçon de choses. Nous avons, dans ce but, fait du boulet un instrument de propagande. Je m'explique :

Votre Majesté aura sans doute remarqué la précision avec laquelle nos artilleurs, voire nos incendiaires, ont visé dans les cathédrales, hôtels de ville, palais, etc., confiés à leurs soins, précisément tous les détails inutiles, tels que statues, pinacles, rosaces, chapiteaux, colonnades, ornements de toutes sortes dont le foisonnement indiscret, surchargeant les lignes simples et primordiales de l'édifice, atteste la rapidité avec laquelle le mauvais goût de la décadence altéra, dès son origine, ce fameux art gothique dont ils sont si fiers, mais dont les seules œuvres originales et belles naquirent sous notre beau ciel. En élaguant les susdits hôtels de ville, cathédrales, palais, etc., de cette végétation parasitaire, nous avons donc fait œuvre d'art au premier chef : nous avons restitué à leur pureté primitive des monuments que la barbarie avait rendus méconnaissables ; avec de la laideur qui, pour être intéressante au point de vue documentaire, n'en était pas moins de la laideur, nous avons, tout simplement, refait de la beauté.

Dans un certain sens, il ne faut pas s'étonner si nos ennemis ne comprennent pas encore. *Ils ne sont pas mûrs*. Plus tard, lorsque nous aurons ainsi rectifié tous les édifices de leur pays ; leurs yeux s'habitueront aux formes massives et belles de notre esthétique nationale, et ils se rendront compte qu'il n'y a pas de différence essentielle entre une cathédrale gothique et un « palace » berlinois. C'est une simple question de mise au point.

#### UN PROGRÈS

Il va sans dire que, depuis ma nomination par Votre Majesté, le travail de notre artillerie a beaucoup gagné en netteté, en décision. Naguère, il y avait bien des projectiles perdus. On tirait un peu au hasard sur des écoles, sur des mairies, sur des casernes. Aujourd'hui, les ordres sont formels. Sauf ce qu'il est rigoureusement indispensable d'envoyer contre les rassemblements hostiles de vieillards dans les hôpitaux, de faux blessés dans les ambulances, nos canonnières ont l'ordre de ne tirer que

sur les monuments antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle, de manière à les dépouiller de toute ornementation superflue. Les résultats de cette méthode m'ont donné toute satisfaction jusqu'à ce jour.

#### LES VRAIS VANDALES

Penser qu'ils nous traitent de Vandales!... Ah ! Sire, si je n'étais retenu par le respect que je dois à Votre Majesté, j'éclaterais de rire, d'un rire discret et fin, d'un bon rire allemand. Car enfin, moi aussi, j'ai sur les atrocités françaises un petit dossier, qui serait assez curieux à consulter. Je me propose de le publier après la guerre.

Dès maintenant, je ne dirai qu'un mot : « Quel est le plus Vandal : de celui qui, méthodi-

quement, ayant au cœur la passion du beau, corrige autant que faire se peut les erreurs des œuvres d'art qu'il rencontre sur son chemin, ou de celui qui, dans l'ivresse et la rage aveugle du combat, démolit et met en miettes les ouvrages admirables dus au génie de son adversaire ? Demandez-leur ce qu'ils ont fait de nos magnifiques tranchées prussiennes, des chefs-d'œuvre souterrains exécutés par nous dans la craie champenoise ? Ils les ont éventrés, Sire, lacérés, réduits en poudre, sous le prétexte infâme que nous nous tenions cachés derrière, joignant ainsi, par un raffinement de cruauté inouï, à la destruction de l'ouvrage le meurtre de l'artisan. L'histoire jugera !

J'ai tenu à porter ces faits à la connaissance de Votre Majesté, comptant qu'elle prendra ses dispositions pour sévir. La tranchée allemande est le chef-d'œuvre par excellence de notre architecture nationale. Il serait temps de la mettre, désormais, à l'abri de toute entreprise ennemie, sous la protection des neutres.

Je suis de Votre Majesté Impériale, le bien reconnaissant et fidèle serviteur.

PAUL CLEMEN.

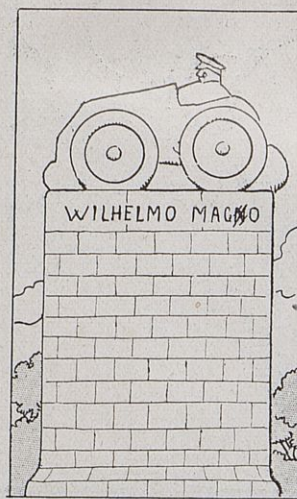
Pour copie conforme : FRANCIS DE MIOMANDRE.

## LES DÉBUTS DE SARAH BERNHARDT

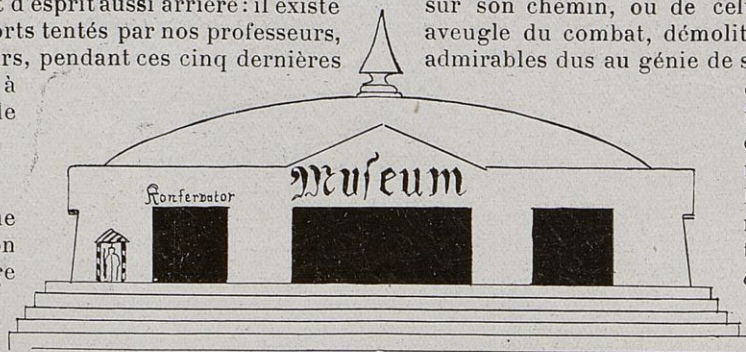
La Vie Parisienne avait demandé, il y a quelques semaines, à son vieil et regretté ami, Félix Duquesnel, de raconter à ses lecteurs les débuts de M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt, et c'est quelques jours hélas ! avant sa mort que le brillant écrivain, dont l'esprit resta jusqu'à la dernière heure si vif et si charmant, nous fit parvenir son article. Le voici. M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt a publié récemment, dans le Gaulois, des souvenirs personnels sur le même sujet : bien des passages n'en sont pas fort aimables pour celui qui protégea et soutint ses premiers efforts. Bien des faits ne sont pas présentés de la même façon dans les deux récits : mais qui n'excuserait M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt de vouloir faire commencer sa triomphale carrière par le triomphe du Passant ?

Au mois de juin 1866 — ça n'est pas avant-hier ! — j'avais été — je ne sais par quel hasard — associé à la direction du théâtre de l'Odéon. On m'avait trouvé trop jeune pour être titulaire, et le privilège avait été conféré à Chilly — un très bon comédien du boulevard — à la condition qu'il me prendrait comme co-adjuteur *ad latus*, avec promesse de succession par la suite.

Plein d'une ardeur de néophyte, je m'étais dit que la clef de voûte d'un théâtre, c'était la jeune première, et je m'étais mis en tête d'en découvrir une, ce qui n'était pas chose facile, car la jeune première, c'est l'oiseau rare. Je risquais fort de revenir « bredouille » de ma chasse : le Conservatoire était sans espérances, comme le bocage du poète Millevoje était sans mystère !



La statue d'un guerrier moderne.



Le musée du Louvre, tel qu'il devrait être.



# L'Album de Guerre

## de LA VIE PARISIENNE



NOTRE CORPS EXPÉDITIONNAIRE EN ORIENT : LA REVUE DES TROUPES FRANÇAISES A SIOUF  
Le général d'Amade, en présence du général anglais Sir Jan Hamilton, remet un drapeau à nos soldats.



LA DÉFENSE DE L'ARGONNE  
Une mitrailleuse en action à la lisière d'un bois.



SUR LES ROUTES DE FLANDRE  
Un convoi de ravitaillement se dirigeant vers le front.



COMMENT NOS SOLDATS SAVENT « SE DÉFILER »  
pour s'approcher sans être vus des tranchées ennemies.



GUETTENT-ILS DES CANARDS?... NON, DES BOCHES!  
Un éclaireur en bateau dans la région de Soissons.

Photo A. Wyndham



LES CONSCRITS DE 1917



— Comme ils sont gentils ces petits conscrits ! Ils ont aussi fière mine que leurs aînés.



Quant aux jeunes premières des théâtres du boulevard, elles oscillaient entre trente-cinq et cinquante ans.

Alors, que faire? Où chercher?

J'errais, pensif, les mains dans mes poches, me dirigeant vers les boulevards, en traversant les jardins du Palais-Royal, quand ma bonne fortune me fit rencontrer, chemin faisant, un très aimable homme, au profil de renard, Camille Doucet, alors chef de la division des théâtres au ministère des Beaux-Arts... ou au ministère de la Maison de l'Empereur : je ne sais pas au juste. En ce temps-là, les ministères changeaient rarement de titulaires, mais souvent de titre.

— Où donc allez-vous ainsi? me dit Doucet. Vous avez l'air de Diogène cherchant un homme?

— Ce n'est pas un homme, que je cherche, répondis-je, c'est une femme. Vous qui connaissez tout le personnel régulier et irrégulier des théâtres, n'avez-vous pas une jeune première à m'indiquer?

— Vous êtes bon, vous, jeune homme, pourquoi ne me demandez-vous pas la lune?

— Je ne suis pas si exigeant, simplement « une étoile », une toute petite étoile?

— Attendez donc? au cours de l'année dernière, il y avait une jeune fille qui ne manquait pas de qualités, une demoiselle Sarah Bernhardt. Je l'ai revue plusieurs fois depuis. Elle a débuté au Théâtre-Français, sans grand succès. Puis elle a dû jouer au Gymnase, dans une reprise de *Démon du jeu*, de Th. Barrière. Puis je l'ai perdue de vue... elle est un peu « fluide » et s'échappe quand on la croit tenir...

— A-t-elle du talent?

— Du talent! Vous voudriez, tout de suite, Rachel ou M<sup>lle</sup> Mars! Nous n'en sommes pas là. Elle a du charme, de la distinction, une jolie voix, des qualités, de la jeunesse, c'est déjà bien... Du talent? Ça peut venir...

— Où demeure-t-elle? Où lui écrire?

— Est-ce que je sais? Demandez à cet oiseau qui passe sur quelle branche il va se poser? — fit-il en me montrant de la main un moineau familier qui voletait autour de nous. — Ecrivez au Conservatoire, votre lettre aura chance de parvenir.

J'écrivis donc, à tout hasard, au Conservatoire. Il faut croire que ma lettre parvint à son adresse, car la réponse ne se fit pas attendre.

J'avais, en ce temps-là, à mon service, une certaine servante anglaise, qui répondait au nom de Willie. Elle avait deux qualités qui compensaient bien des faiblesses. Elle entendait l'art du pudding, comme feu Napoléon I<sup>er</sup> entendait l'art de la guerre, et était, dans ses allures, d'une sévère correction; rien ne lui causait d'émotion, et ne la faisait sortir de sa réserve. Ainsi, le soir, quand elle était ivre-morte, pour cause de sherry, elle restait raide, comme la justice, conservant, quand même, son attitude de femme du monde égarée sur une pierre à évier.

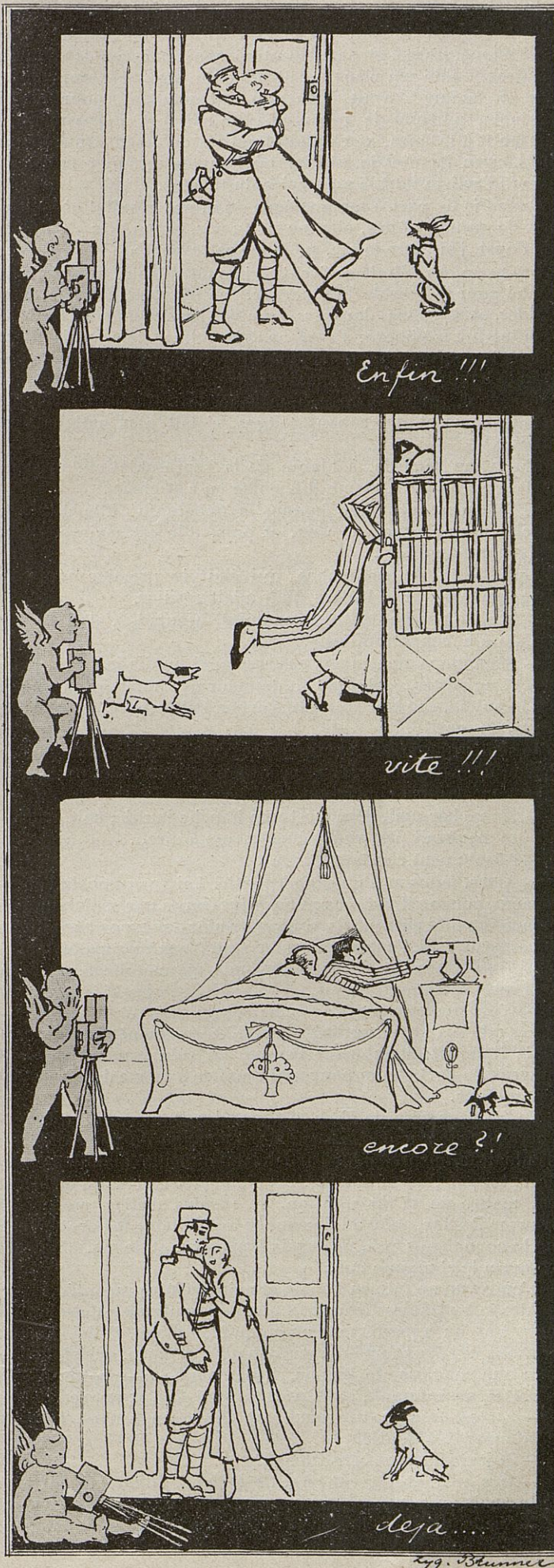
Je ne la vis qu'une seule fois se départir de son flegme, c'est le jour où j'ai reçu la première visite de Sarah Bernhardt. Ce jour-là, Willie entra chez moi, comme affolée — peut-être avait-elle devancé l'heure réglementaire du sherry : « Monsieur, me dit-elle, je ne comprends pas, mais il y a là une dame chinoise qui veut parler à monsieur? » J'étais fort intrigué, ne me connaissant aucune relation dans l'Empire du Milieu, alors que levant les yeux, je vis devant moi la créature la plus idéalement charmante qu'on puisse rêver, Sarah Bernhardt, à vingt ans, longue, svelte, mince et souple comme un roseau, plus que jolie... pire!

Nous étions au mois de juin, il faisait une chaleur torride, les persiennes étaient closes, et ce fut dans un demi-jour que se fit l'apparition de la dame chinoise annoncée par Willie. Dame chinoise, en effet, car Sarah était vêtue d'une sorte de blouse en crêpe de Chine brodé de couleurs chatoyantes, avec un éventail suspendu à la ceinture, et coiffée d'un petit toit en paille tressée, avec des grelots, tout autour, qui s'agitaient au moindre mouvement.

Notre conversation fut rapide, et sans beaucoup de phrases. Je compris bien vite que je me trouvais en face d'une créature admirablement douée, intelligente, et de grande énergie, sous son apparence frêle et délicate. La femme était séduisante, et on sentait l'artiste vibrer sous la femme, alors que la voix, d'un timbre de cristal, avait des notes harmonieuses.

## UNE PERMISSION DE 12 HEURES

FILM CINÉMATOGRAPHIQUE





Il fallut en rabattre.

Sarah vint au théâtre, où je la présentai à mon associé Chilly, dont la première impression fut plutôt médiocre. Chilly, qui était comédien d'un certain talent, était d'un tempérament très bourgeois et avait des idées étroites. Bon époux, il avait une femme grasse, et par définition avait horreur des femmes maigres. « Elle n'a rien! »... fit-il, ce qui signifiait, sans doute, que sa femme « avait beaucoup ». Cependant, pour m'être agréable, puisque je paraissais tenir à cet engagement, il consentit à le faire, aux appointements de « cent francs » par mois, avec faculté de résilier au bout du premier mois, s'il jugeait l'artiste inutile au service du théâtre.

Quand je fis part à ma protégée du mince résultat obtenu au prix de grands efforts, elle me rit au nez, et me dit : « Ça m'est bien égal, j'ai toute la vie, pour me rattraper! »

Ses premiers débuts se firent le 15 août suivant, au « gratuit » donné pour la fête de l'Empereur, par les rôles d'Aricie, dans *Phèdre*, et de Silvia, dans *Les Jeux de l'Amour et du Hasard*. Le résultat fut médiocre. Passe encore pour Aricie, mais Silvia amena la catastrophe. Le rôle est dur, difficile, il demande une grande habitude de la scène. En outre, Sarah avait un costume peu seyant, plutôt bizarre, une robe de satin blanc avec des nœuds bleus et des rubans rouges, c'était plus national que Louis XV.

Chilly me regarda, à l'issue de la représentation, avec un certain air de pitié, et me dit, entre cuir et chair :

— Elle n'est pas bien bonne, la débutante! Elle dit faux, et elle a une mauvaise voix, et puis, elle est maigre, d'une maigreur singulière...

Vers la fin de septembre, qui était le premier mois de l'engagement, il me déclara qu'il allait résilier.

— Il n'y a pas de petites économies, ajouta-t-il, et il ne faut pas de « bouches inutiles ».

— Mais, nous ne sommes pas assiégés! lui dis-je.

— Non, certes, répliqua-t-il, de mauvaise humeur, pas même par le public, car hier soir, nous avons fait trois cent cinquante francs de recette.

Je sentis que je me trouvais désarmé, vis-à-vis d'un homme décidé à ne pas céder, et je pris un parti héroïque, plutôt que de renoncer à ma conviction.

— Mon cher ami, Sarah est une bouche inutile, soit, mais si elle ne mangeait pas, vous n'auriez rien à dire...

— Absolument rien!

— Alors, faites-moi un grand plaisir. Laissons courir l'engagement, comme il est, et retenez cent francs par mois sur mes appointements personnels. Il n'y aura alors aucune charge pour la caisse, et moi, j'aurai le dernier mot. Nous verrons bien ainsi si j'ai eu raison? Je ne vous demande qu'une chose, c'est que ceci reste secret entre nous.

— C'est convenu, vous avez ma parole.

Les choses se passèrent ainsi. L'engagement fut respecté. Mais il fallait maintenant trouver un rôle qui fût dans les moyens de l'artiste, et pouvant la mettre à même de faire valoir ses qualités.

Ce fut la reprise de *Kean*, d'Alexandre Dumas, qui en fournit l'occasion. Il y a dans *Kean* un personnage de jeune fille qui semblait fait exprès pour l'artiste. La difficulté était de la faire accepter par Dumas, car l'auteur d'une pièce, ainsi qu'on le sait, est maître de sa distribution. Je résolus d'aller, moi-même, trouver Dumas, pour lui demander le rôle pour ma protégée. Je ne le connaissais pas, ne l'avais jamais vu, et le vis, d'ailleurs, cette seule et unique fois.

L'entrevue ne fut pas banale et mérite d'être racontée.

Alexandre Dumas demeurait alors au boulevard Malesherbes, occupant un appartement au cinquième étage. J'allai donc l'y trouver, et j'étais fort ému en sonnant à sa porte, que vint m'ouvrir une manière de gnome, haut comme une botte; c'était, paraît-il, un kalmouk, qu'il avait ramené d'un voyage en Russie.

— Qu'est-ce que tu veux? me dit-il, en tenant la porte entr'ouverte, à moitié.

— Monsieur Alexandre Dumas?

— Il y est... et il y est pas? Ça dépend. Donne ta carte.

Je remis ma carte au gnome, qui revint au bout d'un instant.

— Viens, dit-il, en me faisant un signe de la main, et en clignant de l'œil : il y est.

Je traversai une longue pièce, où je vis une dame moustachue, très attentive, qui peignait sur fond d'or un tableau de sainteté, et j'entrai dans la chambre où se tenait Dumas.

La description de cette chambre peut être rapidement faite. Le mobilier se composait de quelques chaises de paille, d'une table de bois blanc et d'un lit divan assez bas; et voici le spectacle auquel j'assistai : sur un grand fauteuil dépenaillé, se prélassait un colosse, en bras de chemise, ayant pour toute parure, un pantalon, à pied, en flanelle rouge, et des pantoufles en cuir vert. Il respirait largement, comme un soufflet de forge, sa poitrine était bombée et son ventre épanoui, alors que son cou de taureau s'échappait d'un collagement échancré, supportait une forte tête ronde, au visage aplati, de ton cuivré, avec un nez épaté, de gros yeux ronds très vifs, et une bouche formée de grosses lèvres rouges, en rebords de « ce que vous savez », des cheveux crépus grisonnants, abondants, en mèches folles — on aurait dit « un oreiller qui perd son crin », a écrit Gozlan — couronnaient cette figure d'aspect cordial et souriant. Ajoutons pour compléter le portrait très ressemblant que notre géant portait une petite femme, à califourchon, sur son cou, alors qu'il y en avait une autre assise sur son genou droit.

Quand j'arrivai, tout cela gloussait, pépiait, avec des éclats de rire, des petits cris d'oiseau, on se serait cru dans une volière.

Alexandre Dumas, d'un mouvement d'épaule, envoya rouler la califourchon sur le divan, et assit par terre l'autre donzelle. Puis, il me tendit sa large main ouverte et, souriant, me dit, avec son accent créole, tout comme s'il m'avait vu la veille :

— Bonjour, tou vas bien? Qu'est-ce que tou veux?

Sans autre préambule, j'exposai mes « desiderata ».

Il se mit à rire : la reprise de *Kean* lui plaisait; dame! la maison avait des besoins d'argent, et cette reprise avait un horizon de droits d'auteur. Quant au rôle d'Anna Damby, il fit quelques réserves, pour la forme.

— *Sea-t-elle assez fote, pou le ôle?* dit-il, par acquit de conscience. *Elle est jolie, mais si maigre : une tête de Viege au bout d'un manche à balai!... Mais, ça fait ien, c'est convenu!... à une condition : tu me feras donner une petite prime de quinze cents fances, pou la reprise?*

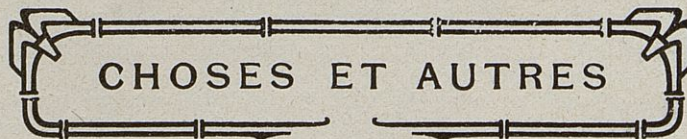
Je consentis. Il vint les toucher le lendemain.

Sarah eut son premier succès avec ce rôle d'Anna Damby, où elle fut exquise de charme, de grâce, de sincérité. La soirée fut terrible. La salle houleuse était décidée à ne pas laisser jouer, afin de protester contre l'interdiction du *Ruy-Blas* de Victor Hugo.

On hurlait, on criait, on sifflait! Sarah, à son entrée en scène, fut huée comme les autres, interrompue par des cris d'animaux. Puis, la voix d'or opéra un véritable miracle. Le public fut dompté, séduit. On se tut, on l'écouta, on n'écouta qu'elle, il n'y en eut plus que pour elle. La soirée commencée en bataille se termina en triomphe.... et Chilly me fit rembourser mes avances par la caisse du théâtre. Bien plus, dans un élan de générosité singulière de sa part, les cent francs mensuels devinrent cent cinquante francs!

Cette reprise de *Kean* fut vraiment la première étape, dans la lumineuse carrière parcourue par la grande artiste, et son premier succès. On sait que les autres ont, pendant près d'un demi-siècle, formé une glorieuse chaîne non interrompue.

FÉLIX DUQUESNEL.



Quel est l'état d'âme de Paris?

Mais d'abord est-il bien nécessaire de nous tâter le pouls toutes les semaines?

Nous connaissons des personnes, autrement saines d'esprit, dont la manie, la seule et petite manie, est de prendre leur température à tout bout de champ. Pour un oui, pour un non, elles se mettent le thermomètre, révérence parler, sous le bras.

Ce ne sont pas toujours les individus les mieux portants.

Ce ne sont pas davantage les plus malades. Pas même malades imaginaires. Seulement, ils savent qu'il pourrait se faire



qu'ils fussent un peu moins bien aujourd'hui qu'hier, sans même s'en apercevoir : ils consultent leur thermomètre, et les voilà rassurés.

Consultons notre thermomètre, nous savons d'avance que l'épreuve est sans danger.

Mais l'état d'âme de Paris ? Peut-on dire que Paris ait un état d'âme, un seul, même et unique ?

Où, à peu près.

Je ne prétends pas que la sensibilité parisienne soit exactement une et indivisible, pareille dans les grands clubs et dans les faubourgs (sauf le Saint-Germain et le Saint-Honoré) ; mais l'union sacrée n'est pas une frime ; elle n'est point que dans la politique ; on se sent les coudes ailleurs qu'au Palais-Bourbon et au Luxembourg, points géométriques ; il faut tenir compte des impondérables et de ce qui est dans l'air ; je ne sais pas si je me fais bien comprendre : je n'ose l'espérer. Bref, Paris a bien un état d'âme, dont on ne peut juger que sur sa mine, comme de l'état d'âme des individus, contrairement au plus bête des proverbes qu'ait jamais inventé la bêtise des nations.

Or, la mine de Paris est excellente. Il n'a pas de fausses belles couleurs, mais le teint de la santé, un peu de hâle, point de mauvaise graisse. Paris est en bonne condition, il est en forme. Il ne fait pas plus que son poids : il fait son poids.

Paris a une mine de semaine et une mine des dimanches. C'est sa mine des dimanches qui est un document pour les curieux de psychologie.

Désirez-vous savoir, et de la façon la plus exacte, quel effet lui avaient fait les zeppelins lors de leur première visite ? Nos ennemis (qui n'en ratent pas une) avaient justement choisi un samedi soir. De sorte que vous n'aviez même pas besoin de lire les journaux de Paris, ni d'attendre la correspondance du soi-disant Suisse qui se répand dans le *Local Anzeiger* : vous n'aviez qu'à faire un petit tour et à regarder la figure des gens. La Providence, qui a encore plus d'à-propos que nos ennemis, nous avait gratifiés ce dimanche-là d'un ciel merveilleux. L'air était d'une douceur printanière. Et comme disait jadis le défunt « chroniqueur de la température » au F... :

« Les Parisiens pouvaient se livrer à leur passe-temps favori, celui de la promenade. »

Et je vous assure qu'ils s'y livraient, vous devez vous en souvenir comme moi, le dimanche 21 mars !

Vous n'aviez, dis-je, qu'à les regarder sous le nez, vous étiez édifiés tout de suite, et vous pouviez répondre sans crainte d'erreur :

— Zeppelin ? Effet nul.

Depuis lors, nous avons été particulièrement favorisés le dimanche, sauf un seul. Nous avons eu de « beaux dimanches » (sujet de série pour M. Henri Lavedan). Sur le boulevard, aux Champs-Élysées, au Bois, d'où les bestiaux sont exilés et qui ne rappelle plus Hyde-Park, à Bagatelle qui refléurit, les Parisiens se livrent de plus en plus à leur passe-temps favori, celui de la promenade. Paris se porte bien. L'état d'âme est bon.

Chez les gens qui causent (ah ! il y en a, il y en a trop), les symptômes me paraissent aussi excellents.

Je n'irai pas jusqu'à dire que le fâcheux pessimisme, vous savez le pessimisme des obligataires dont le coupon ne se détache pas tout seul, des propriétaires qui attendent leurs termes, et surtout des joueurs de bridge qui ne trouvent pas à compléter leur partie, je n'irai pas jusqu'à dire que ce fâcheux pessimisme ne montre pas par-ci par-là le bout de l'oreille ; mais il le montre, sans le montrer ; il est honteux ; il use d'euphémismes, d'expressions détournées, et d'insinuations très vagues. Son virus est atténué. Atténué à tel point que c'est presque un vaccin. Mais nous n'avons pas besoin d'être vaccinés. Ne nous laissons pas faire. Trahissons les procédés retors de nos pessimistes. Débinons le truc.

Ils n'osent plus dire... Non, ils n'osent plus. Mais ils disent (parlant des ennemis) :

— Ces gens-là sont tout de même diablement forts !

Cette phrase, l'aurons-nous assez entendue ! Je ne sais pas si vous êtes comme moi, elle me donne terriblement sur les nerfs. Et je n'ai noté que la phrase, je vous ai fait grâce des sous-entendus. D'autant que je me demande par quel signe écrit

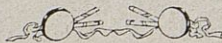
j'aurais pu les représenter. Mais ceux qui disent cette phrase, la phrase, la sacrée phrase, soulignent. Ils soulignent comme Judic.

Diablement forts ! Nous ne l'avons jamais nié. Et puis d'abord, qu'est-ce que ça veut dire ? Et puis encore, vous n'en savez rien, moi non plus. Leurs dernières machines, leur guerre chimique, leur attirail du docteur Faust ou de la bande Bonnot, leurs tubes et leurs browning, tout cela n'indique pas une force réelle, sûre d'elle-même et organisée ; ni leurs attaques, leurs à-coups, leurs gros efforts qu'ils ne soutiennent plus.

— Je ne vous dis pas, réplique le pessimiste qui accepte en détail chacune de vos objections, et qui se rattrape sur l'ensemble. Je ne vous dis pas, *mais ils sont tout de même diablement forts*.

Il conclut, d'un ton piqué, et comme les « biens pensants » qu'on accuse de penser mal :

— Je suis aussi persuadé que vous qu'à la fin nous les aurons, *mais ils sont diablement forts*.



Il faut lire leurs journaux.

— Mais je n'entends point l'allemand !

— Moi non plus. Il est des personnes obligeantes qui l'entendent, et qui se donnent la peine de traduire, à l'usage des ignorants comme vous et moi, les articles les plus intéressants

Il en a paru un l'autre jour à Vienne, je ne sais plus si c'est dans la *Neue freie Presse* — peu importe — qui nous a égayés un peu ! Jugez-en.

Sa Majesté (c'est l'Apostolique, ce n'est pas l'Islamique) daigne faire grâce à tous les officiers qui avant la guerre avaient été expulsés de l'armée pour des motifs qu'on ne dit pas, mais qu'on devine. Dame ! on peut être un officier déshonoré et n'en être pas moins capable. A la guerre comme à la guerre, faisons flèche de tout bois. Vendôme... Frédéric II... Avant eux César... Les impertinents de Rome ne disaient-ils pas de lui : « Mari de toutes les femmes, femme de tous les maris. » Cela ne l'empêchait pas d'être César, ni Frédéric II d'être Frédéric II, et Vendôme d'être Vendôme.

Il paraît que les officiers de marine de Sa Majesté Apostolique en station à Pola, se battent moins bien, et surtout moins souvent que Vendôme, Frédéric II ou César, et que, justement, leur inaction est cause qu'ils se divertissent dans ce port comme s'ils étaient en pleine mer. On dit que le clergé catholique proteste : de quoi se mêle-t-il ? Mais il se mêle de ces choses-là partout. Il proteste également sur le front occidental où, si l'on en croit la rumeur publique, le kronprinz de Bavière et ses aides de camp sont les seuls officiers de l'armée allemande qui ne violent pas. Ce n'est pas tout à fait ce que leur reprochent leurs chapelains.

Après tout, je ne suis pas là pour y voir, je ne garantis rien... Au fait, et le prince d'Eulenburg ? Est-ce qu'il va reprendre son grade, non pas dans l'armée autrichienne, mais dans la prussienne ? Est-ce que le kaiser ne va pas se réconcilier avec lui, recommencer à lui dire « Tu » et à l'appeler « Phil » ?

## LES LIVRES

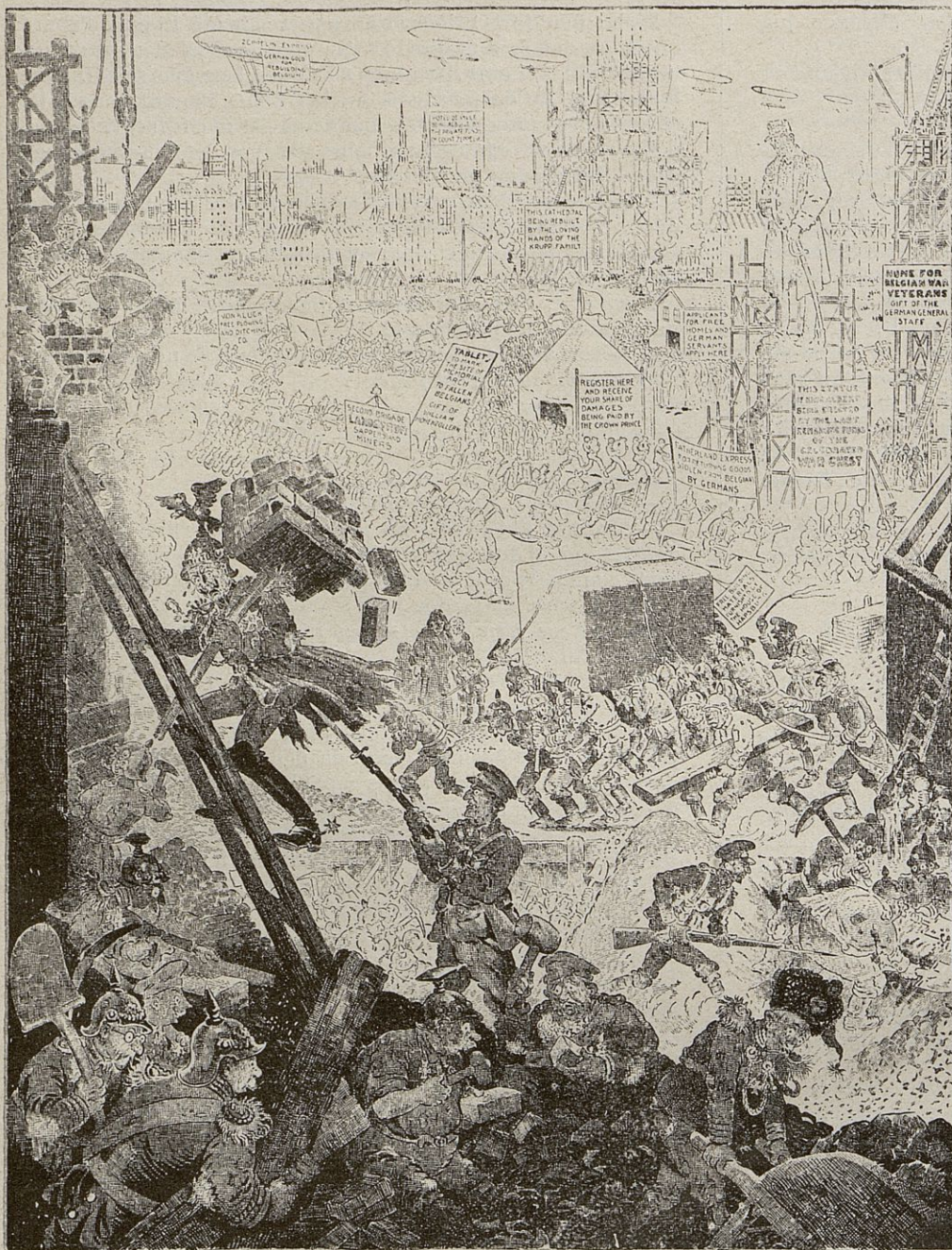
La guerre de 1870 a coûté à la France un de ses peintres les plus illustres, Henri Regnault, mort héroïquement, face à l'ennemi, d'une balle au front. Mais combien la défense de la patrie n'a-t-elle pas coûté, dès à présent, de précieuses vies d'artistes ! Et combien de familles que soutenait le talent de leur chef sont, aujourd'hui, plongées dans la misère !... La « Fraternité des Artistes » dont le président est M. Léon Bonnat, s'efforce de soulager les infortunes des artistes par la publication d'un *Album national de la guerre*, œuvre magnifique, à laquelle le Président de la République a accordé son haut patronage.

En souscrivant à ce véritable trésor d'art qui comprendra 60 planches, imprimées en phototypie avec la plus grande perfection, nos lecteurs acquerront une œuvre admirable et contribueront de la façon la plus efficace à la défense de notre culture artistique : aucune tâche ne saurait être plus utile et plus patriotique.

(La souscription aux 60 planches de l'*Album national de guerre* sur beau papier d'alfa est de 40 francs (sur papier des manufactures d'Arches : 100 francs ; sur papier du Japon : 200 francs) ; elle doit être adressée à la « Fraternité des artistes » au Grand Palais des Champs-Élysées, Paris.)



# LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



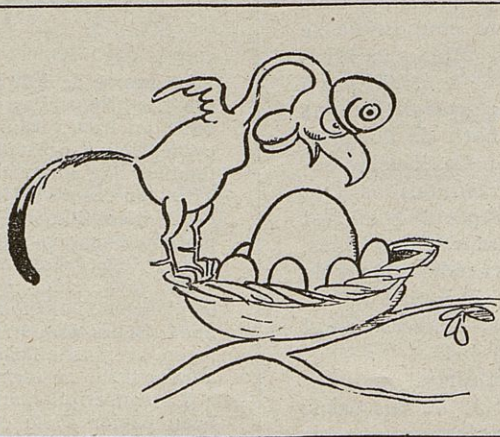
SI LE CHATIMENT POUVAIT ÊTRE MESURÉ AU CRIME  
Il faudrait que les Allemands fussent condamnés à rebâtir la Belgique.  
(Life, de New-York)



SA BASSESSE LE CLOWN-PRINCE  
(New-York Tribune, de New-York.)



L'IRRÉSISTIBLE TOMMY  
Avant d'avoir combattu, il a déjà fait la conquête de Paris.  
(Bystander, de Londres.)



DE L'ENTENTE CORDIALE NOS ENNEMIS RIENT... JAUNE  
Voici comment les *Meggendorfer Blätter* représentent la France, étonnée d'avoir couvé dans son nid un poussin embarrassant.





**LE BLOCUS THÉORIQUE DE L'ANGLETERRE**  
Guillaume II a beau tracer autour d'Albion des cercles menaçants. John Bull en sourit... et les Américains aussi. (Columbus Dispatch.)



**LE GRAND TURC ARRÊTE LES FRAIS**  
— Bonsoir! J'éteins le gaz. Cela coûte trop cher d'être la Lumière de l'Orient! (New-York Sun, de New-York.)

## SEMAINE FINANCIÈRE

Le marché des rentes est très ferme, influencé par le mouvement de reprise qu'ont ébauché nos Rentes. Le 3 0/0 gagne 20 cent. à 72,70, le 3 1/2 10 cent. à 90,95. Parmi les chemins de fer, tendances encore assez indécises, n'obéissent plus aujourd'hui à une impulsion générale, car le Lyon perd 15 fr. à 1.085, le Midi 8 fr. à 972, par contre l'Orléans s'attribue une douzaine de francs de hausse. C'est encore le marché des obligations qui donne lieu au nombre de transactions le plus appréciable, les Ville de Paris notamment enregistrant un certain nombre d'écarts dans le sens de la hausse.

Au marché en Banque les négociations sont calmes. Banzys gagne 15 fr. à 795, les Moteurs Gnome 20 fr. à 2.100, Butte and Superior 5,50 à 355,50, La Tharsis 5 fr. à 172, Bakou 10 fr. à 1.510, Dniéprovienne perd 21 fr. à 2.599, Platine 13 fr. à 486, Russo-Belge 10 fr. à 1.215, Utah Copper 9 fr. à 345.

Banque Union-Parisienne : le Conseil proposera à l'assemblée convoquée pour le 29 mai un dividende de 25 francs par action au lieu de 50 francs précédemment.

Société d'incandescence par le gaz « Bec Auer » : le dividende qui sera proposé à la prochaine assemblée sera de 25 francs par action au lieu de 55 francs pour 1913.

E. R.

## PARIS-PARTOUT



### La Pie qui Chante

*La Pie qui chante* est toujours à la tête de tous ces minuscules théâtres où l'esprit et l'entrain tiennent lieu de costumes et de décors. Réunir dans un même programme les noms de *Paul Ardot*, le plus célèbre des comiques, et de *Fursy*, le plus connu des chansonniers, n'est-ce pas aussi un gage de succès? La revue est inouïe de verve et de fantaisie et ses auteurs la jouent à ravir; ce sont les spirituels chansonniers : Bastia, Paco et Saint-Granier.

Il faut venir à *La Pie qui chante* et pour y venir il faut louer ses places. Tél.-Central 25-67.

**Moulin de la Chanson**, directeur Emile Wolff.

Alors que renaît l'espérance  
Avec le bleu genre « horizon »  
Montmartre cerveau de la France  
Est au Moulin de la Chanson!  
Au Moulin où l'esprit pétille  
Par la voix de ses chansonniers  
Où la revue a l'estampille  
D'Aristophane et Désaugiers!

Voulez-vous conserver toujours l'éclat et la fraîcheur de votre teint, éviter l'outrage des ans? Employez pour votre toilette journalière le **Savon à la Crème Simon** et la **Poudre de riz Simon**. Ces excellents produits blanchissent la peau et lui communiquent une souplesse et un velouté incomparables.

## Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.

Ses collections : **Maitres de l'Amour** (38 vol.), 7 fr. 50; **Coffret du Bibliophile** (40 vol.), 6 fr.; **Romans humorist.**, 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

**LYETTE de RYSS** MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE  
Elegante installation.  
130, rue de Tocqueville, 3<sup>e</sup> à gauche (11 à 7).

**Miss MOLLIE** SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.  
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

**Miss Florry** Améric. Manuc. N<sup>lle</sup> install. English spoken. 6, r. Caumartin (Madeleine) (10 à 7).

**M<sup>me</sup> ANDRÉE** LEÇONS ANGLAIS et RUSSE  
13, r. des Martyrs, esc. dr., 2<sup>e</sup> ét. (10 à 7)

**MASSOTHERAPIE** Guérison Asthme, Emphysème, rapide Fractures, Ankyloses, Sciatique et Rhumatismes, 4, Rue Duphot.

**PÉDICURE** Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL  
diplômée 3<sup>e</sup> s<sup>e</sup> ent. (Opéra).

**Miss RÉGINA** SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames.  
Mais. 1<sup>re</sup> ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

**M<sup>me</sup> JANE** Soins d'Hygiène et de Beauté.  
7, r. du Faub.-St-Honoré, 3<sup>e</sup> ét. (1 à 5).

**Hygienic Treatment** M<sup>me</sup> Ch., MANUCURE.  
23, bd d. Capucines (Opéra)

**Hygiène et Beauté** p<sup>r</sup> les Mains et Visage. M<sup>me</sup> GELOT,  
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

**M<sup>me</sup> Clara SCOTT** Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng.  
spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

**MANUCURE** 22, RUE DE L'ARCADE  
de 2 à 6 h<sup>es</sup>, au 1<sup>er</sup>.

**M<sup>me</sup> ROCKELL** SOINS D'HYGIÈNE  
30, r. Gustave-Courbet (2<sup>e</sup> face)



UNE IDYLLE ENTRE DEUX COMBATS

Dessin de G. Léonnec.

